

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La diffraction et la réfraction

Gilles Pellerin, *Je reviens avec la nuit*, Québec, L'instant même, 1992, 164 p.

Micheline *La France, Vol de vie*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 102 p.

Michel Lord

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1993). Review of [La diffraction et la réfraction / Gilles Pellerin, *Je reviens avec la nuit*, Québec, L'instant même, 1992, 164 p. / Micheline *La France, Vol de vie*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 102 p.] *Lettres québécoises*, (69), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La diffraction et la réfraction

La nouvelle est une forme complexe où viennent s'engloutir des pans entiers de l'univers réel et fictif.

NOUVELLE
Michel Lord

DE TOUS LES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS, Gilles Pellerin est un des rares à ne se consacrer qu'à la nouvelle. S'il est une obsession chez lui, c'est bien celle-là. Depuis dix ans, il a publié quatre recueils dont le deuxième, *Ni le lieu ni l'heure* (L'instant même, 1987) lui a valu le Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois. Son œuvre, qui commence à s'imposer lentement, tient un peu de l'art dramatique au sens où elle est très verbale bien qu'elle soit très écrite. Ce mordu de la forme brève est, pour ainsi dire, travaillé par la parole, par le discours, et je dirais qu'au lieu de l'unité thématique habituelle, ce qui lie l'ensemble de ses nouvelles, c'est la représentation du discours lui-même.

Une diffraction dialogique

Ses textes sont en fait surtout le théâtre de mondes intérieurs qui se trouvent exhibés par le truchement du discours de pensée. Comme le titre de son plus récent recueil l'indique, *Je reviens avec la nuit*, son œuvre est marquée par la présence massive du «je» : le texte donne ainsi à entendre une sorte de musique intérieure qui, de ce fait, épouse les contours d'une pensée mouvante et tortueuse. De plus, cette pensée, cette *écriture* de la pensée, n'est pas monologique au sens où elle seule imposerait sa loi sur la *scène* du discours, mais plutôt dialogique. Elle est en constante relation conflictuelle avec son discours à soi et avec celui d'autrui.

C'est sans doute pour ces raisons que les nouvelles de Pellerin ne sont pas d'un abord facile et que son écriture paraît parfois tiraillée entre des pôles contraires ou qu'elle semble digresser vers des zones floues, se perdant apparemment dans des volutes baroques vertigineuses où des pans entiers d'univers viennent se diffracter.

Chose certaine, si la forme traditionnelle de l'histoire n'est pas au rendez-vous, Pellerin n'ignore pas pour autant les conventions littéraires. Il les parodie plutôt, le narrateur de «Lui ou moi, je ne sais pas», par exemple, «[sachant] trop bien comment la littérature traite [certains types] de situation» (p. 77). Dans cette nouvelle, on a d'ailleurs un peu la cristallisation de la manière de Pellerin. On y découvre un discours au «je», hésitant entre le même et un autre qui serait en soi ou hors de soi, dialoguant avec son double et le monde tant réel que fictif, par le truchement d'un jeu hallucinant entre la diction du moi et la fiction d'autrui ou vice versa.

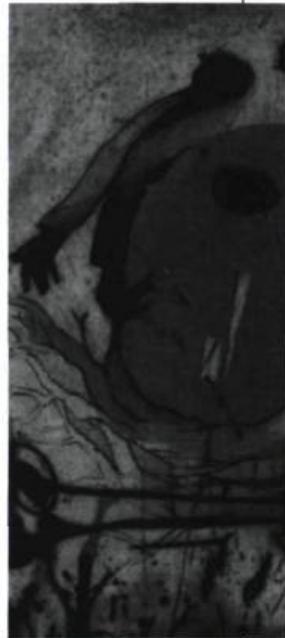
Moi e(s)t l'autre

Ailleurs, *un certain* Pellerin se met lui-même en discours, dans une nouvelle où c'est un mort qui parle («Le plaisir éternel»). Mais il n'abuse pas du procédé de l'autoreprésentation (de toute manière, en est-ce vraiment dans ce «Plaisir» mortifère, bien que mordicant ?), préférant multiplier les voix et les perspectives sur le monde. D'une nouvelle à l'autre, dans ce recueil qui en comporte treize (un chiffre chanceux, car l'ouvrage a été remarqué par les membres du jury du prix du Gouverneur général, et malchanceux puisque c'est encore à Anne Hébert qu'on a décerné le prix pour une troisième fois...), tout change : le sous-genre (tantôt proche du fantastique, de la SF, tantôt polar ou «simple» discours littéraire), le type de narrateur (un attaché commercial russe, un privé, un homosexuel, un athlète, un mort ou un écrivain qui dit qu'il n'écrit pas...).

On aura compris que la manière de Pellerin est difficilement réductible à un modèle. S'il est un modèle qu'il imite, c'est lui-même, mais tentant de parodier et de phagocyter la totalité de l'univers réel et fictif. C'est sans doute pour cette raison que le texte garde d'une nouvelle à l'autre une densité qui n'est pas lourdeur, mais une attention presque au grain de chaque mot, à la tessiture du discours et aux possibles déploiements d'une pensée qui serait comme en train de s'écrire, comme si elle était le lieu d'une improvisation savante. Comme la vie même du langage.

La réfraction du banal et de l'extraordinaire

Polygraphe infatigable, Micheline La France explore depuis une quinzaine d'années différentes formes littéraires : poésie, biographie, essai, roman, nouvelle. Dans cette dernière, elle excelle d'une manière assez particulière, en ce sens qu'elle a choisi la voie de la lisibilité sans pour autant que l'on puisse taxer sa façon d'écrire de traditionnelle. Certes ses nouvelles, depuis son premier recueil, *Le fils d'Ariane* (La pleine lune, 1986), jusqu'à son tout dernier, *Vol de vie*, ne bouleversent pas les formes convenues de la diction narrative, comme le font, par exemple, Gilles Pellerin ou Bertrand Bergeron, mais il ressort tout de même de la lecture de ses textes certaines idées-forces qui cherchent à traduire (à trahir) ou à réfracter un certain état d'esprit contemporain.



Dans son dernier recueil, elle a choisi l'option en apparence la plus simple, celle qui consiste à regrouper des nouvelles qui font comme des spirales autour d'un thème central, le vol de la vie. La France ne s'est pas imposé un pensus thématique, car on trouve dans son œuvre des nouvelles où elle exploite l'idée dès 1987, comme dans «Express». Mais il est à noter en passant que, dans l'édition, on a omis de spécifier que cette nouvelle avait d'abord été publiée dans XYZ (n° 11, automne 1987), de même que «Nom de plomb» (XYZ, n° 28, novembre 1991). Par ailleurs, j'ai été un peu surpris de retrouver «Une pourtant si jolie gorge» (XYZ, n° 15, août 1988) sous le titre de «Tête à tête» dans *Vol de vie*, alors que seul le prénom du personnage change d'un texte à l'autre. D'autres nouvelles, comme «Ruelle Saint-Christophe» et «Le printemps de Rose», ont d'abord fait partie des collectifs *Montréal des écrivains* (l'Hexagone, 1988) et *Qui a peur de...* (VLB, 1987), ce que l'édition souligne cette fois.

Au-delà de ces peccadilles, on peut croire que le motif du vol de la vie obsède La France et qu'elle en fait le pain quotidien de son invention depuis longtemps. C'est peut-être cela qui explique que chaque nouvelle semble n'avoir de commun avec les autres que ce motif. Soucieuse sans aucun doute d'éviter la monotonie et de susciter l'intérêt, la nouvellière fait varier les situations et les formes narratives. Ainsi, «Vol de vie» joue dans le registre du merveilleux horrifique, et c'est une voix masculine qui parle d'un point de vue interne puis externe : c'est que la personne qui raconte son histoire se trouve comme par magie dépouillée de son identité tout en continuant à raconter les aléas de la fortune de son double, né d'un caillou, devenu insecte, puis transformé tel qu'en un autre lui-même, mais qui lui échappe sous ses propres yeux. L'idée n'est pas neuve en «fantastique», mais il faut

dire qu'elle sert bien le projet de La France qui est de mettre en discours et en procès la médiocrité.

Un rendez-vous intertextuel

Chaque nouvelle constitue en fait le lieu de la réfraction d'une lutte entre le banal et l'extraordinaire. «Le printemps de Rose» en est un autre exemple, en plus d'offrir une fascinante illustration de l'intertextualité : il s'agit d'une sorte de suite de «La robe corail» (*Le torrent*, 1950) d'Anne Hébert. Cette dernière traverse le décor de «Printemps...», échangeant même quelques mots avec Rose, en quelque manière captive d'Émilie, elle-même captive de son miroir et de sa robe corail, éléments tous issus du texte hébertien. On voit que La France affectionne les emboîtements et les déboîtements motiviques. Sa nouvelle baigne autant dans l'onirisme et le magique que celui d'Hébert, mais, chez elle, les femmes parviennent à se libérer du «charme» qui les contraint à vivre en retrait ou en dehors du réel. Cela est sans doute à placer sous le signe de l'évolution des idéologies et des mentalités, bien que cette nouvelle apparaisse comme le contre-exemple du reste du recueil.

De manière générale, la lisibilité du texte de La France, si elle domine le recueil, n'est pas une donnée constante, et, loin d'être un défaut, cela me semble représenter une tendance bien vivace de l'écriture québécoise qui, depuis longtemps, ne cherche plus à se plier aux diktats d'une institution sclérosante, mais tend à nous renvoyer l'image de notre complexité. À sa manière, la nouvelle est aussi complexe que le roman, et les œuvres de Pellerin et de La France nous le prouvent à merveille.



Micheline
La France

Les Éditions Balzac



22, avenue Balzac
Candiac, Qc, J5R 2A7
Tél.: (514) 444-8650
Télécopieur: (514) 659-9710

L'UNIVERS DES DISCOURS	LITTÉRATURES À L'ESSAI	L'ÉCRITURE INDOCILE
<p>HÉLÈNE MARCHAND</p> <p>Fiction, semblance et crédibilité.</p> <p>Incursion dans deux univers de Marguerite Yourcenar</p> <p>192 pages • 29 \$</p> <p>☐</p> <p>ROBERT DION</p> <p>Le structuralisme littéraire en France</p> <p>294 pages • 25 \$</p>	<p>PIERRE MILOT</p> <p>Le paradigme rouge.</p> <p>L'avant-garde politico-littéraire des années 70</p> <p>300 pages • 34 \$</p> <p>«C'est cela la face cachée de la génération lyrique: le paradigme rouge. Et c'est la première fois (...) que l'on s'emploie à en débusquer les ravages en terre québécoise. Du moins avec une telle rigueur. Chapeau Milot!»</p> <p>Louis Cornellier, <i>Cité libre</i></p>	<p>MICHÈLE NEVERT</p> <p>Des mots pour décomprendre</p> <p>180 pages • 22 \$</p> <p>Une toute nouvelle collection sur la folie et le langage</p> <p>SOUS LA DIRECTION DE MICHÈLE NEVERT</p> <p>Les accros du langage</p> <p>354 pages • 44 \$</p>

des idées et des livres, passionnément ●